

Fraternité Saint Joseph
Retraite de Carême
20-21 février 2021 – Visioconférence
Samedi

Musique : *Franz Schubert, Sonate pour arpeggione et piano D 821*

« Chacun de nous est fait pour que ce que Dieu demande à sa vie – la vie comme vocation – atteigne une perfection d'harmonie et de mélodie. D'où peut naître la joie, si ce n'est de cette obéissance ? Car l'harmonie est une obéissance. Celui qui reconnaît ce pour quoi il est fait, celui qui désire la perfection de sa vie, il la demande, la suit et y obéit. »

Père Michele Berchi

« Nous participons d'autant mieux au peuple entier de l'Église que nous sommes plus fidèles à notre chemin, et même à notre charisme, autrement dit à notre personnalité investie par l'Esprit, à la physionomie personnelle que Dieu nous a donnée dans l'achèvement de Son dessein éternel. Se soustraire à la "forme d'enseignement que nous avons reçue" est le premier pas vers la fatigue, l'ennui, la confusion, la distraction, et aussi le désespoir. »

J'ai voulu commencer par ce passage essentiel de l'École de communauté parce que nous connaissons bien ces expériences : l'ennui, la confusion, la distraction, et même le désespoir à certains moments, nous savons combien ils sont à notre portée et combien ils déterminent parfois des journées entières. C'est pour cela que nous sommes ici, pour que la fidélité et l'obéissance à la charité que le Seigneur a eue et qu'il continue à avoir à notre égard, en nous investissant de son Esprit, en nous donnant de participer au charisme de don Giussani, se renouvellent, qu'elles ressuscitent en nous. Mais tout ce que nous pouvons faire est demander ce que le Seigneur nous donne par grâce et par miséricorde. Demander, c'est se mettre dans cette attitude de pauvreté et d'attente qui permet au Seigneur de poursuivre Son œuvre en nous. Commençons ce geste en demandant l'Esprit, car sans ce don (qui a pris et fasciné la vie de don Giussani et la nôtre avec lui, à travers lui) nous ne pouvons rien faire.

Chants : *Non son sincera* [Je ne suis pas sincère, *ndt*]
Liberazione n. 2 [Libération n°2, *ndt*]

Père Michele

Très chers amis, d'un côté je ressens un peu de souffrance, parce que se retrouver pour faire ces exercices devant une série de fenêtres sur un écran, au lieu d'être ensemble est un sacrifice qui nous est demandé, et il est pour tous, mais de l'autre, si je regarde le nombre de personnes, presque 500, c'est une belle occasion de penser que la Fraternité Saint Joseph du monde entier peut vivre un moment commun, uni, en communion. Donc s'il y a d'un côté un sacrifice, de l'autre, cela en vaut peut-être la peine. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui nous est demandé. Je vous annonce avec beaucoup de joie que ces retraites nous seront prêchées par un très cher ami, Monseigneur Giovanni Mosciatti, évêque d'Imola. Rien ne va de soi. Je vous rappelle que l'année dernière, nous n'avons pas fait les exercices de Carême, et cette année nous voilà. Je le dis pour renouveler vraiment notre gratitude envers le Seigneur pour cette occasion, et ma gratitude envers Monseigneur Giovanni. En réalité, notre amitié est née au séminaire, nous avons partagé la même chambre pendant trois ou quatre ans. Je te remercie vraiment avec gratitude d'avoir accepté, parce qu'un évêque a beaucoup à faire en cette période, et donc c'est un grand cadeau que tu sois ici avec nous et pour nous.

Monseigneur Giovanni Mosciatti

Merci vraiment de m'avoir demandé cela, parce que c'est une occasion pour moi.

Se convertir, c'est recouvrer constamment la foi

Nous commençons le chemin de Carême. Il y a une invitation qui naît du cœur de Dieu, qui nous supplie : « Revenez à moi de tout votre cœur » (Jl 2, 12). Revenez à moi. Le Carême est précisément le voyage de retour à Dieu. Revenez à moi, de tout votre cœur. Le Carême est vraiment un voyage qui implique toute notre vie, tout notre être. C'est le temps pour vérifier le chemin que nous sommes en train de parcourir, pour retrouver la voie qui nous ramène à la maison, pour redécouvrir le lien fondamental avec le Seigneur, de qui dépend toute chose. Le chemin du Carême est un exode, un exode de l'esclavage à la liberté. Ce sont quarante jours qui rappellent les quarante années durant lesquelles le peuple de Dieu a voyagé dans le désert pour retourner à sa terre d'origine. Durant la marche, il y avait toujours la tentation de regretter les oignons, de revenir en arrière, de se lier aux souvenirs du passé, à quelque idole. Il en va de même pour nous. Pourtant, si nous regardons le fils prodigue, nous comprenons qu'il est temps pour nous aussi de revenir vers le Père. Comme ce fils, nous avons, nous aussi oublié la maison, nous avons dilapidé des biens précieux pour des choses de moindre valeur et nous sommes restés les mains vides et le cœur mécontent. C'est le pardon du Père qui nous accueille à nouveau.

« *Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras à la poussière* ». Ces mots, qui accompagnent le rite de l'imposition des cendres, par lequel s'ouvre le Carême, sont un rappel réaliste de qui nous sommes : les cendres sur la tête nous rappellent que nous sommes poussière et que nous redeviendrons poussière. Humainement parlant, nous sommes destinés au néant. Mais alors, qu'est-ce qui nous arrache au néant ? Sur ce néant, sur notre poussière, Dieu a soufflé Son Esprit de vie. Alors, nous ne pouvons pas vivre en poursuivant la poussière, en suivant des choses qui sont là aujourd'hui et qui disparaissent demain.

La réponse à la question sur ce qui nous arrache au néant nous est indiquée par l'autre formule proposée pour le rite des cendres : « *Convertissez-vous et croyez à l'Évangile* ». Notre seule chance réelle est de trouver notre consistance dans le Christ, de le regarder, c'est-à-dire de *nous convertir*.

Le contenu synthétique de tout le chemin du Carême, ou mieux de la vie toute entière, est la conversion. Mais en quoi consiste la conversion ? Se convertir, c'est recouvrer constamment la foi, et la foi, c'est reconnaître un fait, le fait qui s'est produit, le grand événement qui demeure parmi nous. Qui avait la foi il y a deux mille ans ? Tous ceux, quel que soit leur nombre, qui reconnaissaient en cet Homme la présence de Quelque chose de grand, de surnaturel.

Quelque chose qu'on ne voyait pas comme on le voyait, mais qui était évident en Lui, parce que, « Nul ne sait dire et faire ce que tu dis et fais, si Dieu n'est avec lui », disait Nicodème à Jésus.

Recouvrer la foi, donc, signifie recouvrer constamment la conscience et l'adhésion au Mystère qui est parmi nous, à l'événement qui est en nous et parmi nous : en chacun de nous, par le Baptême ; et parmi nous, donc, comme partie de l'Église de Dieu. Si cette conversion devient vraiment projet de notre vie, nous serons alors bien plus en mesure d'être prêts, disponibles et capables dans tous les engagements que l'histoire nous demandera jour après jour. Recouvrer constamment la foi signifie recouvrer la foi comme intelligence et comme obéissance. Il y a là deux dimensions de la foi, intelligence et obéissance, qu'il faut observer attentivement.

Commençons par la première. L'événement en moi et entre vous, entre nous, est perçu par une intelligence. La foi, en effet, est un geste de l'intelligence, mais d'une intelligence plus profonde et plus grande que l'intelligence habituelle de la raison naturelle, car elle pénètre ce niveau des choses où celles-ci revêtent leur consistance et leur sens. Recouvrer la foi comme intelligence signifie reconnaître constamment le fait qui est parmi nous. Cette conscience de soi nouvelle est réellement une autre manière de se percevoir soi-même, c'est une autre manière de percevoir la présence d'un autre, qui est l'autre et quel est mon rapport à lui. Nous sommes tous une seule chose, si bien que vous êtes membres les uns des autres : portez donc chacun les fardeaux de l'autre. Tant que cela ne devient pas le projet de chaque matin, le programme de chaque journée, que faisons-nous en ce monde ? Notre position devant le monde devient immédiatement un discours parmi d'autres, une idéologie parmi d'autres, et une énième illusion lancée au visage de l'homme.

Le deuxième terme utilisé par Giussani pour indiquer la conversion, le recouvrement constant de la foi, est le terme « obéissance ». Il s'agit donc non seulement de la foi comme intelligence, comme

perception de la nouveauté qu'il y a en nous et parmi nous, mais aussi comme obéissance à cette réalité reconnue, perçue, en nous et parmi nous, à cette unité avec le mystère du Christ que je suis et que vous êtes, à cette unité entre vous et moi.

Demandons-nous maintenant : comment vérifier que la foi est réellement vécue, en toi et en moi, comme reconnaissance, comme intelligence de la nouveauté qu'il y a en nous et parmi nous, et comme obéissance à cette réalité reconnue, à notre unité en cet homme, le Christ ? Autrement dit, comment vérifier la conversion ? Cette vérification réside dans l'humanité nouvelle, anticipation de la félicité finale. Une humanité nouvelle, différente, plus vraie, plus pleine, plus désirable, est le seul « conseil » qui peut se frayer un chemin dans notre conscience d'hommes, et d'hommes contemporains, le seul qui peut être perçu comme une invitation qui fascine et libère. Cela vaut pour ta vie de famille, avec ta femme, ton mari, tes enfants, cela vaut pour les relations avec les personnes avec qui tu travailles, pour les relations que tu peux avoir avec tout homme que tu rencontres, pour tout événement qui survient dans le bon et le mauvais sort, afin que nous soyons humbles dans le bon sort, et également sûrs dans le mauvais. Une humanité nouvelle, une avance sur la félicité ultime, et donc une autre manière de concevoir les choses, une connaissance nouvelle, un regard vrai sur le réel. Voilà le prix, voici à quoi mène la conversion dont nous avons parlé. (L. Giussani, cit. in J. Carrón, *L'éclat des yeux*, p. 97-102).

La tentation : changer de méthode

Une fois que la rencontre a eu lieu, quand on a vécu l'expérience d'une humanité différente, dans laquelle on a reconnu la présence du Christ ici et maintenant, quand on a commencé à en voir les fruits dans sa vie, on peut croire qu'on est arrivé, et donc qu'on peut cesser de marcher. Mais ce n'est pas le cas : la rencontre est un chemin qui se rouvre en permanence, et qu'on ne peut cesser de parcourir. Elle devient le point de départ d'un chemin, d'une quête, d'un travail qui n'est pas un travail de possession, mais le travail d'un désir qui ne cessera jamais d'apprendre. Dès que l'on s'arrête, croyant posséder ce qui a été donné, la lourdeur et l'aridité envahissent les journées, et on a entre les mains de l'herbe sèche. On voit à nouveau le néant s'infiltrer dans la trame de notre temps, et l'on est surpris, déçu. La conversion est un chemin, une route qui dure toute la vie. C'est pourquoi la foi est toujours développement, maturation de l'âme vers la vérité, vers Dieu, qui est plus intérieure à nous que nous-mêmes. La rencontre avec le Christ ouvre une route, que l'on ne cesse jamais de parcourir. (J. Ratzinger, cité dans J. Carrón, *L'éclat des yeux*, p. 83).

Cette évidence que la conversion est un parcours qui dure toute la vie et que la foi est toujours développement peut nous amener à céder, presque inconsciemment, à une tentation : celle de changer de méthode face à la vie, à ses pressions, à ses défis personnels et sociaux, c'est-à-dire remplacer la rencontre par autre chose. Ainsi, la tentation consiste à penser que l'événement va de soi, que la foi va de soi, et à miser sur autre chose : on cherche l'accomplissement de la vie ailleurs, pas dans l'événement par lequel on a été attiré. C'est ce qui fait écrire à Giussani dans l'École de communauté : « "Événement" est le mot le plus difficilement compris et accepté par la mentalité moderne et, en conséquence, par chacun de nous. [...] Il est très difficile d'accepter que ce soit un événement qui nous éveille à nous-mêmes, à la vérité de notre vie, à notre destinée, à l'espérance, à la moralité ». On finit ainsi par trouver refuge et soutien dans ce qu'on pense et fait soi-même, qui nous paraît davantage capable d'attaquer le néant qui nous entoure et s'insinue en nous.

Mais pourquoi retombe-t-on et pourquoi se trouve-t-on pris, après la fascination initiale, dans une lutte qui épuise parfois ? Pourquoi change-t-on de méthode ? Il faut avant tout reconnaître que nous sommes immergés dans une réalité mondaine contraire à ce qui est arrivé, si bien que souvent, au lieu de miser sur la rencontre, on vit ce que l'on semble pouvoir plus facilement contrôler et qui paraît plus porteur de réalisation. Comment ne pas y succomber ? Uniquement grâce à la présence concrète et constante du Mystère fait chair, qui devient expérimentable à travers une réalité chrétienne vivante. Or, s'il est vrai que, sans lien présent avec la compagnie constante du Christ, à travers les visages humains dont Il se sert, il est difficile, voire impossible, de ne pas succomber à la mentalité qui nous entoure, tout cela ne garantit pas automatiquement contre le risque de céder, de remplacer l'événement rencontré par autre chose, de placer son espérance ailleurs, de recommencer à imaginer le chemin de la plénitude à partir de ses propres ressources.

Quand on donne pour acquise la source, c'est-à-dire l'événement survenu, celui-ci se transforme en un a priori que l'on met dans un tiroir ; on présuppose l'événement et on affronte ensuite la réalité à partir de ses propres projets et de ses propres interprétations. L'événement survit comme catégorie connue, et même utilisée, mais pas comme racine vitale de connaissance et d'action. On ne part pas de l'événement chrétien, on n'en attend pas la satisfaction, c'est-à-dire la correspondance avec les exigences originelles du cœur : on cherche cette dernière dans ses propres réalisations, dans sa propre capacité à construire, dans une affirmation de soi. C'est là que survient le changement de méthode que nous évoquions précédemment. Il y a donc une prépondérance de la recherche d'une expressivité propre au détriment de cet événement qui est entré dans notre vie et qui s'est pourtant révélé comme l'origine d'une humanité nouvelle, d'une intelligence et d'une affectivité nouvelles.

Quelle est la racine du problème ? Giussani répond sans hésiter : l'affirmation de soi comme but et horizon ultime de l'action, au détriment de cet événement qui est entré dans notre vie. La valeur que nous poursuivons en allant à l'église ou en luttant à l'usine, à l'école ou à l'université, quand nous sommes seuls ou quand nous sommes ensemble, est l'affirmation de soi, selon l'aspect qui nous intéresse (que ce soit l'affectivité, le goût et la curiosité intellectuelle, un talent propre qui cherche à s'exprimer, ou la passion sociale et politique). Bref, la valeur que l'on recherche se définit par la nécessité, la prétention et la pression de s'affirmer soi-même, selon ce qui nous intéresse, selon ce que l'on perçoit comme intéressant pour soi.

Quelles sont les conséquences ? Nous les avons toujours sous les yeux :

- nous tendons vers un détail qui, détaché du tout, est identifié comme le but de la vie ;
- puis nous nous apercevons que, malgré notre engagement, le signal éclatant de l'insatisfaction augmente ;
- la réalité perd son mystère : il n'y a plus de surprise face à ce qui arrive, la seule chose qui enthousiasme encore est d'avoir raison, et la vie se transforme en une bulle étouffante.

Quelle est l'alternative ? « Pas une expression de soi, mais une conversion de soi » (L. Giussani, cité dans *ibidem*, p. 93). C'est la conversion à l'événement du Christ qui assure le prix, le centuple ici-bas, sur tous les plans, y compris comme incidence historique, et non la prétention d'un projet personnel, la recherche angoissée d'une expressivité propre, d'une affirmation de soi.

Mais c'est précisément là le point de bascule : étant donné que la foi, la rencontre, nous semble souvent trop fragile et insuffisante pour nous obtenir la satisfaction et l'impact que nous désirons, auxquels nous aspirons, tels que nous les imaginons, nous laissons l'événement derrière nous et nous misons sur notre initiative. Or, si Dieu, le sens de toute chose, s'est fait homme et si cet événement demeure dans l'histoire, s'il reste contemporain de la vie de chacun de nous, tout devrait, pour l'homme qui le reconnaît, tourner autour de lui. Le Christ intéresse l'ensemble de la vie, dans tous ses aspects concrets. Cela signifie que le regard sur chaque détail de la réalité, chaque recoin de l'existence, est modelé par cette rencontre. On peut tout vivre avec une intensité et une dignité inattendues, même si l'on se trouve dans une situation d'oppression.

Pourtant, la pensée qui domine en nous est un scepticisme quant à l'impact de la rencontre et de la foi, quant à l'efficacité de l'initiative du Mystère dans le monde. À cause de ce scepticisme, nous préférons alors nos projets, notre activité. Nous ne nions pas explicitement le Christ, mais nous le laissons au tabernacle, dans la niche des postulats établis. C'est pour cela que Giussani nous invite à une conversion personnelle et collective.

Se convertir, c'est recouvrer constamment la foi, et la foi, c'est reconnaître un fait, le fait qui s'est produit, le grand événement qui demeure parmi nous. Qui avait la foi il y a deux mille ans ? Tous ceux, quel que soit leur nombre, qui reconnaissaient en cet Homme la présence de Quelque chose de grand, de surnaturel. Quelque chose qu'on ne voyait pas comme on le voyait Lui, mais qui était évident en Lui, parce que « Nul ne sait dire ou faire ce que Tu dis et fais, si Dieu n'est avec lui », disait Nicodème à Jésus. Recouvrer la foi, donc, signifie recouvrer constamment la conscience et l'adhésion au Mystère qui est parmi nous, à l'événement qui est en nous et parmi nous.

Le tournant : notre vie dépend d'un Autre

Le premier tournant entraîné par la conversion coïncide avec « la conscience que notre vie dépend d'un Autre et est en fonction de cet Autre ! » ; « la conscience que nous appartenons "à" quelque chose de plus grand, que nous sommes "du" Père » (L. Giussani, cité dans *ibidem*, p. 104 et 105). Notre vie, quand nous nous levons le matin et prenons notre café au lait, quand nous nous

retrouvons les manches pour ranger la maison, quand nous allons au travail, quel que soit ce travail, notre vie dépend de quelque chose d'autre, de plus grand, d'irréremédiablement plus grand, dont elle est fonction.

« Père », voilà le terme essentiel. C'est l'importance décisive de la référence au Père que l'apôtre Philippe avait confusément pressentie lorsqu'il a demandé au Christ, une heure à peine avant son arrestation : « Tu n'arrêtes pas de nous parler du Père, montre-le-nous une fois pour toutes, ce Père, et nous serons contents ! ». Le Père est l'horizon de tout, la racine de tout. Toute notre vie est en fonction de lui, c'est sa propriété. « Philippe, il y a si longtemps que tu es avec moi et tu n'as pas encore compris ? Celui qui me voit, voit le Père ». C'est l'origine de la tendresse et de l'émerveillement, car dans le Fils se trouve le mystère du Père, auquel nous appartenons, qui nous devient familier.

Quelle est la voie choisie par le Père pour nous introduire dans le rapport profond et familier avec Lui ? Il a envoyé son Fils, faisant de lui une présence que l'on peut percevoir, afin que nous puissions « voir » dans le Fils fait homme par l'œuvre de l'Esprit Saint à quel rapport d'intimité avec lui nous sommes appelés et quelle nouveauté cela introduit dans la manière de regarder et de traiter toute chose. Pour le Christ, chaque geste, chacune de ses paroles, chacun de ses regards était investi, modelé par la conscience du Père et manifestait la conscience du Père, au point qu'il a pu dire : « Le Père et moi sommes un » (Jn 10, 30). L'expérience du Christ est l'expérience à laquelle nous sommes appelés à nous comparer, à nous identifier, c'est vers elle que nous devons regarder. Or, si quelqu'un nous arrêtaient dans la rue pendant que nous marchons et qu'il nous demandait : « Qu'est-ce qui remplit ta conscience à cet instant ? », que répondrions-nous ? Il ne s'agit pas de répéter des paroles, mais plutôt de surprendre ce qui remplit réellement notre conscience pendant que nous vivons.

Que signifie avoir conscience du Père ? Le Père est l'origine de toute chose. La conscience que notre vie dépend d'un Autre coïncide avec le fait de vivre la réalité comme provenant du Mystère, en saisissant toute la réalité en tant qu'événement : « Tout peut être vécu en tant qu'événement, c'est-à-dire comme provenant maintenant (en dernière instance) du Mystère » (J. Carrón, *L'éclat des yeux*, p. 110).

Quel intérêt a pour nous cette manière qu'a le Christ de vivre, sa vie d'homme en rapport avec le Père ? Le Christ a rendu familière cette manière d'entrer en relation avec l'être qui correspond au cœur, qui satisfait, qui accomplit et qui ne déçoit pas. C'est ce pour quoi nous sommes faits. La raison devrait naturellement reconnaître le réel comme procédant du Mystère. En effet, c'est dans cette reconnaissance du réel tel qu'il est, c'est-à-dire tel que Dieu l'a voulu, et non dans une perspective réductrice, partielle et sans profondeur, que les exigences du « cœur » trouvent leur correspondance et que la possibilité de raison et d'affection que nous sommes se réalise jusqu'au bout. Reconnaître le réel comme procédant du Mystère n'est pas une illusion propre aux visionnaires, une autosuggestion, mais c'est le point culminant d'un usage authentique de la raison et de l'affection. Reconnaître la réalité comme un signe du Mystère est à la portée de tous, comme l'affirme saint Paul. Mais ce n'est pas pour nous une expérience habituelle. C'est plutôt une autre manière d'entrer en relation avec la réalité qui est habituelle, celle qui considère que son existence va de soi. Il est difficile de ne pas être émerveillé et attiré par le regard de Jésus sur la réalité décrit par les Évangiles. Pour Lui, tout est un événement. Il manifeste une manière de vivre la réalité qui ne l'aplatit pas, qui ne la réduit pas, qui incarne et montre un rapport vrai, entier, avec tout aspect du réel. Qu'est-ce qui lui permettait de vivre le réel avec une telle intensité ? Son rapport avec le Père, qui lui faisait vivre toute chose avec une intensité et une densité sans comparaison. Rien ne le remplissait comme le Père : « Le Père et moi sommes un ». Même le mal qu'il subissait ne pouvait l'éloigner du Père. Au contraire, on voit là précisément toute la densité de son rapport avec le Père, qui l'amène à faire confiance au-delà de toute mesure. La racine de la victoire du Christ sur le néant est là. Le mode de vie du Fils est la victoire sur le néant.

Nous avons tout intérêt à apprendre le regard du Christ sur la réalité, car si l'homme ne regarde pas le monde comme « donné », comme un événement, c'est-à-dire à partir du geste contemporain de Dieu qui le lui donne, celui-ci perd toute sa force d'attraction, de surprise et de suggestion morale, c'est-à-dire de suggestion d'adhésion à un ordre et à une destinée des choses. En revanche, lorsque le réel est reconnu en tant qu'événement, en tant qu'ayant son origine dans le Mystère, une intensité sans pareille se produit dans la vie. C'est le rapport avec le Père qui

remplit chaque instant, même le plus éphémère, de sens et de positivité. Autrement, tout s'effondre et le vide de sens triomphe.

Voilà pourquoi nous avons tout intérêt à suivre Jésus. « Celui qui me suit aura le centuple ici-bas ». En compagnie de Jésus, le rapport vrai avec le réel peut devenir une expérience stable en nous. Avec le Christ, rien ne se perd, car le Christ nous permet d'entrer dans une familiarité avec le Père. Chaque circonstance est susceptible d'apporter cette nouveauté que le Christ a introduite dans le monde. Mais pour que cela se produise, notre effort ne suffit pas. Non pas l'effort, mais être fils. Jésus nous apprend ce que signifie être fils en nous témoignant de la manière dont il est fils. Le chemin de la plénitude qu'il nous montre n'est pas celui d'être capables, mais d'être fils. Notre erreur est de penser que la différence de Jésus réside dans une capacité supérieure qui lui permettrait de faire ce que nous n'arrivons pas à faire, c'est-à-dire de vivre sans céder au néant. En réalité, Jésus ne s'affaiblit pas et ne devient pas aride, il n'est pas victime du néant, parce qu'il vit par le Père. C'est sa seule force. Sa différence réside dans le fait qu'il est Fils. C'est là que réside toute la différence qualitative du Christ. Par exemple, dans le rapport avec les enfants, quelle tranquillité, quelle sécurité, quelle paix il y a quand agit cette conscience nouvelle. Vous êtes libres même face à la réponse que votre enfant vous donnera. Lorsque c'est notre avis qui compte, nous voulons à tout prix qu'il soit adopté : nous dominons.

Ce sont les signes très concrets pour vérifier si la conscience nouvelle engendrée par le Christ commence ou non à pénétrer dans nos entrailles. La question cruciale est donc que la conscience du Père devienne de plus en plus familière, pour que chacun puisse dire, comme Jésus : « Celui qui m'a envoyé est avec moi ». C'est une expérience qui mûrit avec le temps. Une telle prise de conscience façonne chaque instant, chaque geste, chaque regard, la manière dont on affronte tout, un pas après l'autre. « Je viens de Dieu, je ne viens pas de moi-même ! ». Jésus nous révèle le Mystère comme Père. C'est lui qui nous apprend à dire : « Notre Père ». Saisir instant par instant le rapport de toute chose avec l'origine signifie donc saisir le rapport de toute chose avec le Père. Le rapport avec le Père remplit toute chose de sens. C'est un regard qui est enfin vrai. Tout acquiert alors une densité, une intensité unique : on affirme enfin la valeur de l'instant, des rapports, du travail, de la réalité, des circonstances, de sa propre souffrance et de celle d'autrui. L'anxiété ne l'emporte plus en nous, nous ne sommes plus déterminés par la réussite de notre expressivité ; la peur et l'incertitude ne dominent plus.

L'expérience du péché est littéralement la perte de la conscience du Père, c'est-à-dire ne plus tendre à faire en sorte que cette conscience se produise. Le véritable problème n'est pas avant tout le manque d'énergie, de force de volonté, de cohérence, mais l'oubli, le manque de familiarité avec le Père. Autrement, tout devient éphémère par manque de profondeur, de sens. Il manque un but approprié à l'action, à ce que nous devons faire. La vie est réduite aux apparences, elle est aplatie : manger, boire, fonder une famille, travailler, le temps libre et ainsi de suite. La valeur des choses, en effet, dépend du sens qu'elles ont et de l'intensité de la conscience avec laquelle nous les vivons.

La condition : à travers le charisme.

Les disciples ont été introduits par Jésus à la conscience de son rapport avec le Père. Et nous, aujourd'hui, qui nous y introduit ?

La rencontre du Christ avec notre vie par laquelle il devient un événement réel pour nous, l'impact de la personne du Christ sur notre vie à partir duquel Il se dirige vers nous s'appelle le baptême. Habituellement, dans l'intérêt qui gouverne notre vie, rien n'est plus étranger que le baptême. Pourtant rien n'est plus radicalement décisif dans l'existence humaine que ce fait : un fait tellement réel qu'il a une date précise, un moment précis. Avec le baptême naît en nous quelque chose d'irréductiblement nouveau. Il pénètre dans notre vie et la change, lui confère une nouvelle détermination. Qu'implique le baptême ? On peut commencer à le comprendre lorsque l'on rencontre une compagnie chrétienne vivante.

Qu'est-ce que le baptême provoque dans ma vie ? Ma personne est incorporée au Mystère de la personne du Christ. L'assimilation au Christ qui se réalise avec le Baptême est la Résurrection du Christ qui investit l'histoire, elle est ce Corps même du Christ Ressuscité qui grandit toujours les temps du mystère du Père. Au sein même du signe matériel se produit ce que le signe indique : le Christ est un avec moi. Ainsi, le baptême marque la naissance d'une nouvelle personnalité, d'une créature nouvelle dans le monde. (Cf. L. Giussani, *Engendrer des traces...*, p. 85-88 et 123).

Le Christ saisit l'homme à son baptême, il le fait croître, devenir adulte, et dans une rencontre, lui fait expérimenter la proximité d'une réalité humaine singulière, appropriée, persuasive, éducative, créative qui, d'une certaine façon, le saisit. L'homme ressent, à travers ce souffle et ce seul instant, comme un attrait, une suggestion, il a l'intuition de quelque chose de plus beau, de plus adapté, de meilleur. Et il dit « oui ». Il a rencontré une compagnie déterminée et il a perçu le souffle nouveau d'une promesse de vie, il a pressenti une Présence correspondante à l'attente particulière de son cœur. Voilà pourquoi cette compagnie-ci et non une autre, est la compagnie par laquelle le Christ est devenu son compagnon de vie et s'est rapproché de lui sur sa route. Dans cette compagnie, il peut répéter cette parole si grande et si stupéfiante : « Mon âme se presse contre toi, ta droite me sert de soutien » (Psaume 62).

Le cardinal Ratzinger a observé que « la foi est une obéissance du cœur à la forme d'enseignement que nous avons reçue ». L'Esprit de Dieu peut réaliser dans Son imagination infinie, dans Sa liberté et Sa mobilité infinie, mille charismes, mille façons pour l'homme d'être intégré au Christ. Le charisme représente précisément la modalité de temps, d'espace, de caractère, de tempérament, la modalité psychologique, affective et intellectuelle avec laquelle le Seigneur devient événement pour moi et, de la même façon, pour d'autres aussi. Le charisme rend donc l'Église vivante et est orienté vers la totalité de la vie ecclésiale. Chaque charisme, par sa nature propre, en vertu de son identité spécifique, est ouvert à la reconnaissance de tous les autres charismes. Chacune des modalités historiques par lesquelles l'Esprit Saint nous met en rapport avec l'Événement du Christ est toujours un détail, une modalité particulière de temps et d'espace, de tempérament et de caractère. Cependant, c'est un détail qui ouvre à la totalité. La confirmation de l'authenticité d'un charisme est qu'il ouvre à tout et qu'il ne ferme pas. Chaque charisme est en fonction de la totalité de la vie ecclésiale, c'est un détail qui donne accès à la totalité, c'est une fenêtre à travers laquelle on voit tout l'horizon.

La question du charisme est alors décisive puisque c'est le facteur qui facilite l'appartenance existentielle au Christ, autrement dit, l'évidence de l'Événement présent aujourd'hui, en tant qu'il nous transforme.

Ce ne sont pas les meilleurs hommes qui participent à cette grande compagnie dans laquelle Dieu nous a placés par son avènement. Nous ne sommes pas meilleurs que les autres. Saint Paul le rappelait dans sa *Première Lettre aux Corinthiens* : « *Aussi bien, frères, considérez votre appel : il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de gens bien nés. Mais ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu. Car c'est par Lui que vous êtes dans le Christ Jésus qui est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, justice, sanctification, et rédemption, pour que, comme il est écrit, celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur* ».

Chacun a la responsabilité du charisme rencontré. Chacun est cause du déclin ou de la croissance du charisme, chacun est terrain dans lequel le charisme se gaspille ou donne du fruit. Obscurcir ou diminuer cette responsabilité veut dire obscurcir ou diminuer l'intensité de l'incidence que l'histoire de notre charisme a sur l'Église de Dieu et sur la société.

Il y a une identification personnelle, une version personnelle que chacun donne du charisme par lequel il a été appelé et auquel il appartient. Inévitablement, plus quelqu'un a de responsabilité, plus le charisme passe à travers son tempérament, à travers cette vocation irréductible à aucune autre qu'est sa personne. Chacun doit se préoccuper de comparer ses critères pour chaque acte, chaque journée, chaque pensée, chaque projet, chaque initiative, avec l'image du charisme telle qu'elle émerge à l'origine de l'histoire commune. Cette confrontation est donc la principale préoccupation que nous devons avoir. Autrement, le charisme devient prétexte et occasion pour tout ce que l'on veut, pour réaliser et avaliser notre volonté propre. Donner sa vie pour l'œuvre d'un Autre, de façon concrète, conduit à donner une référence précise et historique : pour nous, cela signifie que tout ce que nous faisons, toute notre vie, est pour la croissance du charisme auquel il nous a été donné de participer, qui a sa chronologie et sa physionomie, que l'on peut décrire et qui renvoie à des personnes avec un nom et un prénom et, à l'origine, un seul nom et un seul prénom.

Il y a donc l'urgence d'une confrontation constante comme rappel à l'idéal et comme correction possible afin que le charisme ne devienne pas une occasion et un prétexte pour faire ce que l'on veut.

La confrontation se fait avec la forme historique que prend le charisme : textes et personnes de référence (cf. L. Giussani, *Engendrer des traces...*, p. 145-146).

Quelle grande grâce que d'appartenir à ce charisme dans lequel l'amour pour le Christ se réveille en nous et nous permet d'être dans ce monde, parfois si compliqué, qui vit parfois dans le néant de façon dramatique, d'y être les témoins d'une grandeur et d'une beauté inimaginables.

Je vous remercie. Ce serait bien que demain, dans l'assemblée, des questions se posent.

Père Michele

Merci. Demain, sûrement.

Monseigneur Mosciatti

Nous retrouvons tout ce que je viens de dire dans les textes de référence qui nous ont été donnés pour cette retraite, à savoir *L'éclat des yeux*, et l'École de communauté, *Engendrer des traces...* : vous y retrouvez tous les passages qui peuvent nous aider.

Père Michele

Demain, l'assemblée servira sûrement pour des questions et des observations. Cette forme nouvelle exige encore plus une responsabilité personnelle. C'est une chose que la rencontre soit suggérée et, en quelque sorte, préservée par le fait de partager ensemble ces jours de retraite ; mais aujourd'hui, chacun de nous en est responsable chez lui, et donc la manière de vivre ces heures dépend elle aussi de chacun de nous. Don Giussani nous a toujours dit (c'est un des points les plus précieux de notre charisme, ainsi que de la Fraternité Saint Joseph) que, pour faire silence, il ne suffit pas d'être seul chez soi, mais que le silence consiste vraiment à laisser Sa Présence dominer : que ce qui a commencé avec les paroles de Monseigneur Mosciatti continue à nous accompagner et soit à l'origine d'une confrontation constante pendant ces heures. Souhaitons que le travail personnel pour se préparer à l'assemblée devienne pour tous une question ou un témoignage. Le conseil est que chacun se prépare comme s'il devait intervenir, précisément parce que ce n'est pas un spectacle, ce n'est pas quelque chose auquel on assiste et que font les autres, mais c'est mettre en communion ce que le Seigneur fait surgir en chacun de nous.

Références :

J. Carrón, *L'éclat des yeux, Qu'est-ce qui nous arrache au néant ?*, <https://it.clonline.org/cm-files/2020/07/31/jc-brillio-web-fra.pdf>, p. 81-153 ;

L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les-Plans-sur-Bex 2011, p. 85-88, p. 135-146.

Fraternité Saint Joseph
Retraite de Carême
20-21 février 2021 – Visioconférence
Dimanche après-midi
Assemblée

Musique : *W. Amadeus Mozart, Vêpres solennelles d'un Confesseur KV 339, Pistes n°1 et n°5 (Laudate Dominum)*

« Le cosmos et la réalité tout entière, celle de l'homme et de l'histoire humaine, ressemblent à une grande construction, une grande œuvre d'art, le grand chef d'œuvre de Dieu dont nous sommes les pierres vivantes. C'est donc la conscience qui ouvre les dimensions de l'être, de la vérité, de la beauté du monde qu'est le Christ, dont les Vêpres solennelles du Confesseur sont un reflet immédiatement si attirant et fascinant. C'est en effet l'émerveillement qui fait chanter le cœur de Mozart, et le nôtre avec lui ; l'émerveillement et la gratitude devant l'être qui est la vérité et la consistance de toute chose. »

Chants : *L'assenza* [L'absence, *ndf*]
Quando uno ha il cuore buono [Quand on a le cœur bon, *ndf*]

Père Michele

Nous commençons le travail d'aujourd'hui en remerciant à nouveau Monseigneur Mosciatti de sa présence.

Nous avons reçu beaucoup de questions. Nous avons essayé de regrouper les questions et les interventions par thème ; en effet, elles portent souvent sur les mêmes points de la leçon, chacune de manière différente et en partant d'expériences personnelles.

Par rapport à la leçon – magnifique – je me suis arrêtée sur le point « la condition : à travers le charisme », en particulier là où l'on dit qu'il y a certainement une identification et une version personnelle du charisme auquel chacun a été appelé et auquel il appartient. Un peu plus loin, je lis : « Chacun doit se préoccuper de comparer ses critères pour chaque acte, chaque journée, chaque pensée, chaque projet, chaque initiative, avec l'image du charisme telle qu'elle émerge à l'origine de l'histoire commune. »

En le lisant, j'ai pensé à la circonstance que je vis au travail et dans l'action caritative. Je travaille auprès d'une famille composée du fils et de la mère, et ma tâche est de suivre la mère : assistance, ménage, cuisine. Dans l'action caritative, je suis amenée à suivre une personne qui vit seule et je l'accompagne concrètement dans tous les besoins qu'elle exprime. Voilà ma question : que signifie comparer mes critères avec l'image du charisme ? J'ai eu un sursaut, en pensant que me comparer consiste à revenir à l'expérience élémentaire, à savoir le cœur, le fait que je suis exigeante de beauté, de justice, de bonté, d'amour. Je me demandais si c'est correct. Donner sa vie pour l'œuvre d'un autre signifie que tout ce que nous faisons, toute notre vie sert pour faire grandir le charisme auquel il nous est donné de participer.

L'École de communauté dit aussi que cette confrontation est méthodologiquement, moralement et pédagogiquement, la principale préoccupation que nous devons avoir. Pouvez-vous m'aider ? Merci.

Monseigneur Mosciatti

Tu vois, le charisme, tel que nous l'avons dit, est ce qui s'est fait rencontre. Nous avons rencontré l'événement du Christ à travers un charisme, une histoire, une tête, un visage. Pour nous, c'est clair. Alors, quel serait le drame de la vie ? Ce serait, une fois cette rencontre faite, de mener sa vie selon ses propres critères, selon sa propre manière de voir, selon ce qui passe par la tête, selon l'urgence que l'on voit. C'est particulièrement important, car cette confrontation avec le charisme est quelque chose de naturel : la question est de savoir si moi, après avoir rencontré quelque chose de grand et de puissant, je désire le suivre et confronter en permanence ce que je

vis à moi-même, à mon cœur. Combien de fois don Giussani disait-il : vous devez toujours confronter les choses, même celles que je vous dis, à votre cœur, les confronter aux exigences les plus élémentaires que vous avez. Cette confrontation est permanente, car la confrontation nous fait voir immédiatement la vérité des choses. Cette confrontation est intéressante : qu'est-ce que ce charisme, en fin de compte ? Don Giussani lui-même nous le dit dans l'École de communauté, à la page 143 :

« L'essence du charisme de Communion et Libération se résume dans l'annonce, pleine d'enthousiasme et de stupeur, que Dieu s'est fait homme et que cet Homme est présent dans un "signe" de concorde, de communion, de communauté, d'unité de peuple : ce n'est que dans le Dieu fait homme, par sa Présence et donc à travers (d'une certaine façon) la forme de Sa présence, que l'homme peut être homme et l'humanité humaine. Voici la source de la moralité et de la mission. » Donc si ce n'est que dans la présence, ou d'une manière ou d'une autre dans ce signe d'unité, de communion, de communauté, alors si je me détache, je perds facilement le charisme, je deviens facilement autonome et je ne parviens alors plus à recevoir ce don qui m'est arrivé de manière absolument gratuite et inattendue. Tu comprends ?

Ce matin, je me suis réveillé en pensant que la conversion est très concrète, et pour cette raison, je remercie Monseigneur Mosciatti (qui nous l'a dit de toutes les manières hier), sans compter qu'il est évêque d'Imola, une ville qui m'est très chère : elle me rappelle un religieux qui, quand j'y ai été hospitalisé, m'a beaucoup marqué, et me marque encore, par sa manière de vivre avec les malades.

Cela fait maintenant un mois que je suis à la maison, enfermé à cause du Covid. Dans la maison paroissiale où j'habite, nous sommes quatre et nous sommes tous tombés malades l'un après l'autre. Pendant une semaine, j'ai été le seul négatif, et je m'énervais à cause du comportement superficiel des autres. Et puis, un matin, je me réveille avec le nez qui coule : test positif. Après, tout a changé, par rapport à la peur, grâce à l'aide de certains amis, le réconfort via WhatsApp des autres, le soutien des cuisinières de l'école qui nous ont assuré les repas. Alors, à un moment donné, mon refus... tout a été brûlé. Je suis kinésithérapeute et je voulais faire par moi-même, et quand le père Stefano est redevenu négatif, j'ai pensé qu'il allait avoir à faire et qu'il allait m'abandonner là tout seul... Ma surprise là-dedans a été de voir ce qui se passait. Tout d'abord, mon ami prêtre allait très mal, mais il était serein. Ensuite, quand il s'est remis, il ne m'a pas abandonné, au contraire, il s'est mis à mon service de toutes les manières possibles, même s'il avait beaucoup à faire. Une très chère amie médecin de la Saint Joseph m'a aussi aidé pas à pas et m'a soutenu, ainsi que d'autres amis... Je veux dire que le Seigneur m'a tenu compagnie et me tient compagnie encore maintenant, parce que ce n'est pas encore fini. En tout cas, je suis allé jusqu'à accepter des soins auxquels je suis totalement opposé, grâce à ces amis. Ma maladie a été l'occasion de voir Jésus à l'œuvre, et mes amis avec lui. Je vois vraiment en eux Jésus lui-même qui se penche sur moi : cela m'émeut beaucoup. Normalement, je suis rebelle, têtu, je ne comprends pas, quelques fois je me moque. Donc la conversion est vraiment un chemin simple d'appartenance, parce que maintenant, je m'aperçois que ces personnes existent et qu'elles m'aident.

Monseigneur Mosciatti

C'est un très grand témoignage, parce que le problème n'est pas que tu sois rebelle (tu es tout ce que tu es, et nous le sommes plus que toi), mais que tu t'émeus devant cette compagnie du Christ, que tu perçois proche. C'est cette émotion qui te dit : mais c'est Toi qui es à mes côtés, c'est Toi qui me pardonnes en permanence, c'est Toi qui m'embrasses tel que je suis, sans regarder mes difficultés, mes erreurs, mes obsessions, c'est Toi qui me régénères constamment par Ta miséricorde. C'est quelque chose de grand. La conversion, c'est détourner le regard de moi-même, de mes limites, de mon mal, vers Toi qui es ici devant moi. Merci. Je te souhaite de guérir vite.

Je travaille comme professeur de soutien. Pour moi, la confrontation avec le charisme est la tentative de regarder ce que j'ai sous les yeux, donc mes élèves, mes collègues, les regarder pour

leur destin, en essayant de les aimer pour ce qu'ils sont, même mon élève qui souffre d'autisme. Mais je voulais demander un éclairage : cela suffit ? comment grandir dans cette confrontation ? Comment la rendre toujours plus quotidienne ?

Père Michele

Il me semble que le point de confrontation, comme le disait Monseigneur Giovanni, c'est le cœur, c'est-à-dire les expériences que nous avons en nous, ce désir, ces évidences (de justice, de vérité et de beauté) avec lesquelles le Seigneur nous a faits, qui ont été émues en profondeur dans une histoire, émues dans une rencontre. Autrement dit, le point de confrontation n'est pas mon image du charisme, le souvenir que j'en ai, par exemple ce que disait don Giussani... car là-dessus, en fin de comptes, chacun a son opinion, son interprétation. Nous devenons, comme le dit souvent Carrón, comme ces écoles rabbiniques, où chacun lit les textes à sa manière. Mais qui d'entre nous n'a pas à l'esprit une correspondance dans sa propre expérience ? C'est pour cela que nous sommes ici. La confrontation se fait avec mon cœur touché en profondeur par quelqu'un, ému par une présence, une rencontre. Aussi, soit le charisme est évident, soit il n'est pas. En ce moment, quelqu'un émeut ma vie. L'exemple de tout à l'heure était vraiment beau : je vis une expérience de correspondance avec ce que je ne pourrais pas faire ni inventer de moi-même, avec ce qui répond enfin à mon cœur et qui ne cesse de prendre l'initiative. Je pense que nous sommes vraiment les enfants gâtés d'une famille ultra-riche dans une villa luxueuse. C'est ce qu'est le Mouvement pour nous, il nous donne tout. Il y a des pages spectaculaires dans le dernier numéro de *Tracce*. Les Écoles de communauté sont un témoignage à chaque fois. Chacun de nous peut raconter des faits et maintenant, paradoxalement, avec cette méthode, nous faisons une foule de rencontres, avec des témoignages de l'Afrique à l'Amérique Latine ! C'est une initiative permanente que le Mouvement, le charisme prend à mon égard. Je pense que nous vivons tous cette correspondance. C'est avec cette correspondance que se fait la confrontation. Quand j'entre à l'école, quand je suis face à mes élèves ou quand je suis face aux questions du Sanctuaire : c'est avec cette expérience que je me confronte. D'ailleurs, quand je me distrais de cette confrontation, autrement dit quand je ne fais pas mémoire, que je ne tiens pas compte, comme critère, de cela et de la plénitude que je vis, je commence inévitablement à m'en apercevoir, parce que je commence à exiger quelque chose de la réalité, à prétendre une plénitude qu'elle ne sait pas me donner, et je m'énerve contre telle ou telle chose... et toujours avec raison... mais cette colère est le signe que s'estompent l'émotion et la plénitude du cœur auxquelles je peux, au contraire, tout confronter. C'est pour cela qu'il faut la conversion, comme le disait Monseigneur Giovanni, il faut continuer à déplacer le regard de moi vers ce qui m'émeut, vers Lui qui vient à ma rencontre.

Monseigneur Mosciatti

La vérification est que je suis plus content. L'émotion profonde suscitée par la rencontre se renouvelle, même si les années passent, parce que c'est comme si je ressentais ce qui est arrivé au départ.

Il me semble que la leçon d'hier nous a montré une nouvelle fois combien la vie dans la virginité est une grande promesse et d'un grand intérêt, car vivre la vie en donnant au Donateur ce qui lui appartient, tout, avec le désir de ne pas posséder ni manipuler ce qui nous est offert, répond très profondément à notre action d'hommes. La position vivante et vertigineuse d'ouverture et d'attente permanente et confiante que l'Évènement (nous avons déjà vécu et vérifié combien il anoblit notre vie) se répète en nous-mêmes et chez les autres, cette attente permanente, dont nous goûtons sporadiquement la force, est une possibilité que nous avons.

J'ai été surprise par la proposition de vivre en faisant la même expérience de vie que celle du Christ, concentrés sur l'expérience du Christ, et non sur l'image que j'ai de Lui. Le péché compris comme diminution de la conscience de notre appartenance au Père est ce qui différencie profondément l'expérience de Jésus de mon expérience. Il avait cette filiation dans les veines, et nous devons reconquérir en permanence cette conscience. Je sais où et avec qui me plonger pour favoriser l'entrée en moi d'un critère plus grand que l'expression de moi-même. Je vois que ma vie est d'autant plus puissante, plus libre, plus vraie et plus surprenante que je laisse tomber mes petites et grandes idoles et que je m'en remets à l'expérience de grandeur et de liberté vécue dans

la rencontre avec le charisme du Mouvement. J'aimerais comprendre dans l'expérience ce qu'est le baptême. Je vois qu'il reste en moi un concept appris de quelqu'un en qui j'ai confiance, mais que je ne suis pas atteinte existentiellement par la différence qui se fait dans la nature de l'homme quand il est baptisé, ou alors je ne m'en rends pas compte. Merci, parce que je commence à voir que le scandale de mon oubli a de moins en moins d'incidence sur moi, parce que je peux recouvrer constamment la foi par l'intelligence et l'obéissance, comme on l'a dit hier. J'essaie de fixer mon cœur et mon regard sur la promesse et sur la possibilité de vie qui m'est offerte et dont j'ai déjà commencé à faire l'expérience, au lieu de me flageller de façon moraliste pour voir combien je suis incapable de me reprendre (si cela consiste en un effort de ma part) et jouer en ayant déjà perdu d'avance.

Monseigneur Mosciatti

Le baptême, le grand don qu'il nous a offert. Tout d'abord, voilà le mot important : don. Le baptême nous dit justement que ce n'est pas quelque chose que nous avons fait nous-mêmes : un Autre est venu à notre rencontre. Tu as été baptisée enfant ou adulte ?

Deux jours après ma naissance.

Donc c'est vraiment un don désiré par tes parents, qui ont désiré que tu puisses tout de suite être embrassée par le Christ, renouvelée par lui. Voilà ce qu'il y a d'intéressant : c'est un don. Ce n'est pas une recherche de ta part. C'est un don gratuit. Mais quand est-ce que tu t'aperçois de ce que le baptême a réalisé ? Dans la rencontre avec une réalité vivante, avec une compagnie, avec une communion dans laquelle tu redécouvres le don qui t'a été fait et où tu dis : cela s'est déjà produit. Et que fait cette compagnie ? Elle te montre encore plus tout le don, toute la dignité de ce qui t'est arrivé. Même une personne qui reçoit le baptême au bout de 25 ans, après une grande conversion, c'est toujours dans une rencontre qu'elle redécouvre la grandeur de ce sacrement, de ce commencement. C'est vraiment le corps du Christ ressuscité qui te saisit, qui te prend et ne te lâche plus. Ce n'est pas un don qu'il retire ensuite, un don que le Seigneur retire. C'est Son être ressuscité qui arrive à toi à travers une compagnie. Vous vous êtes dépouillés du vieil homme et vous avez revêtu le nouveau. Voilà ce qu'est le baptême : le vêtement blanc qui t'est donné, le cierge allumé. C'est une nouveauté qui s'éclaire dans la vie, mais il faut une rencontre pour pouvoir voir et goûter la beauté de cette rencontre.

Père Michele

C'est impressionnant de voir comme tu insistes sur le fait que c'est un don, c'est un sacrement, il ne dépend pas de moi. Cela signifie que c'est une initiative de Jésus juste pour moi. Je suis appelé à en voir les fruits grâce au charisme, grâce à une autre initiative de Dieu pour m'en rendre encore plus conscient. Je suis appelé à m'apercevoir et à contribuer pour que cette semence devienne une plante. Je suis appelé par le charisme à m'en rendre compte : nous savons tous très bien ce qu'aurait été notre vie chrétienne si nous n'avions pas rencontré le charisme du Mouvement, ou plutôt, nous ne le savons même pas, si grande est la grâce. Je ne serais pas prêtre. Je pense que Giovanni ne serait pas évêque. Nous ne serions pas là. Nous sommes certainement impliqués dans ce grand don, mais à l'origine, il y a un don gratuit. Tu n'as rien eu à faire, rien. Il est venu à ta rencontre. Le baptême me touche toujours parce que, comme tout sacrement, il a une caractéristique : c'est Son initiative à mon égard. Il ne m'a pas demandé la permission. Il a dit : tu es à moi. Et il a eu ensuite la charité, la grâce, la beauté de m'impliquer pour faire grandir ce que Lui a planté comme semence et faire en sorte que je me l'approprie. C'est cette gratuité initiale qui le rend objectif. Il a regardé en bas et il a dit : toi. De même avec Giovanni, de même avec moi. J'insiste, tout cela serait resté écrit dans l'air ou bien appris au catéchisme, mais la grâce du charisme est que cela devient expérience. Une expérience profondément émouvante, possible chaque jour. C'est impressionnant.

J'ai une question sur un passage en particulier, quand Monseigneur Mosciatti disait : « Pas une expression de soi, mais une conversion de soi ». C'est une sorte de suggestion par rapport à la tentation de changer la méthode que nous vivons. En effet, en nous domine l'expressivité propre,

au détriment de l'événement qui est entré dans notre vie. J'aimerais mieux comprendre ce point, parce que par certains aspects, je me demande ce qu'il peut y avoir de mal dans l'expression de soi, et en même temps, il me semble que des désirs bons tels que le fait de me sentir aimé, ou que le travail reprenne comme avant dans l'hôtel où je travaille, sont l'expression d'un projet de ma part sur la réalité et, comme ces désirs ne se réalisent pas comme je voudrais, il me semble parfois qu'ils deviennent un obstacle à la conversion ; en effet, même si ce sont des choses qui ont une importance, je ne veux pas vivre seulement pour des détails de ma vie. Merci. Tout simplement : d'un côté, à l'hôtel, la situation n'est pas merveilleuse et de l'autre, à cause du Covid, je m'aperçois que la distanciation sociale à laquelle nous sommes contraints me pose certaines difficultés dans les relations. Cela accentue quelque chose qui se situe quoi qu'il en soit aussi au niveau affectif, parfois.

Monseigneur Mosciatti

L'expression de soi n'est pas mauvaise, il ne manquerait plus que ça ! Nous ne sommes pas des automates, nous ne sommes pas télécommandés, tu es toi. Le problème, c'est lorsque toi, ou nous, vivons les choses avec notre schéma. Nous avons parfois du mal à sortir de là. Il me semble avoir compris que tu as parfois – tu disais – un projet sur la réalité, comme concevoir l'hôtel où tu vis comme il était avant... parfois on se plaint, ce qui est caractéristique d'un projet sur les choses, mais ensuite, la réalité dit autre chose. Cela met en évidence ce que signifie qu'il faut une conversion, et pas seulement l'expression de moi-même. Si j'appuie sur l'accélérateur uniquement pour l'expression de moi-même, je ne cesse de me plaindre parce que cela ne va pas comme je voulais... Mais qu'est-ce qui se passe ? La conversion consiste d'une certaine manière à se mettre face à ce qui arrive et à demander : qu'est-ce que cela me dit ? Quel pas cela me fait faire ? Qu'est-ce que cela me demande ? Or, cette fichue pandémie, soit elle nous demande quelque chose et nous déplace de ce que nous vivons normalement, soit, comme le dit le pape François, c'est presque inutile qu'elle soit arrivée. C'est ce que disait son fameux discours du 27 mars de l'année dernière, sur la Place Saint-Pierre vide : elle nous déplace de notre manière habituelle de penser. Il disait : « *La tempête démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et priorités.* » Que fait cette tempête ? Elle nous met dans la condition d'accueillir quelque chose de plus grand. Les stéréotypes sont tombés, nous étions tous inquiets et le Seigneur ne cesse de nous dire : pourquoi avez-vous peur ? N'avez-vous pas encore la foi ? Le Seigneur nous dit à ce moment-là : mais c'est moi qui suis là, il ne faut pas avoir peur devant cela. Il y a un changement, il y a une conversion. C'est un regard différent qu'il faut avoir. C'est un regard qui me fait me confronter à cette réalité, car la réalité est le Christ. Saint Paul le dit, et c'est le cas. La réalité me provoque. Si je ne me laisse pas provoquer, j'avance avec mes idées. Mais si je me laisse provoquer, c'est un chemin de conversion qui commence. Vraiment tout devient intéressant, et ce qui arrive n'est jamais hostile, mais c'est une occasion de changer, une occasion pour s'apercevoir toujours plus de Sa présence, du Christ.

Père Michele

D'ailleurs le problème, c'est que sans cette provocation dont tu parles, Giovanni, nous ne sommes pas nous-mêmes. Nous nous recroquevillons sur nos obsessions. La conversion n'est pas en alternative à être soi-même. Au contraire. Sans cette provocation de la réalité, sans que le Christ me provoque de l'extérieur, je suis toujours moins moi-même. Je suis de plus en plus coincé dans une image que j'ai de moi-même, de la réalité : au fond, c'est l'expérience quotidienne. Qu'est-ce qui nous libère de nos obsessions ? Quel est le signal que quelque chose ne va pas ? C'est que je ne vis plus si je ne résous pas tel problème, et l'anxiété me prend. C'est peut-être un problème juste, qu'il faut résoudre, tu as peut-être la solution en tête, mais le fait est que tu ne vis plus, tu n'es plus toi-même. Au contraire, c'est la provocation de l'extérieur qui me permet de regarder une plénitude qui me rend libre, même de la solution. Et même, en général, plus intelligent, parce que je deviens moi-même, je ne suis plus esclave de tel problème, de telle obsession, de mon schéma. C'est bien pour être nous-mêmes que nous avons tout intérêt à être convertis par le Seigneur à coups de pied, à coups de pandémies, à coups de pied de pandémies.

J'aimerais que vous parliez un peu plus du changement de méthode, de ce qu'il implique pour les adultes, avec une responsabilité face au travail ou à l'absence de travail, face aux problèmes avec les enfants, etc. Ici, au Brésil, nous sommes pauvres, nous affrontons cette pandémie de manière absurde, avec un Président qui se fiche de savoir si nous mourons ou pas, bref, la politique ne veut pas savoir si nous atteignons 250 000 morts dans le week-end. Je comprends que la foi est l'exaltation de la raison. C'est peut-être une hérésie, mais j'ai l'impression que nous ne nous en sortirons pas en priant. Je regrette, je sais que c'est dur, et ce n'est pas ce dont vous nous avez parlé, Monseigneur. Mais il y a tant d'injustices, tant de douleur ! Bien entendu, pour moi, la pandémie est presque un don, parce qu'elle a permis cette proximité entre nous, mais à quel prix ? Cette méthode est-elle pour tous les hommes ? Pour moi, le charisme tel que vous nous l'avez expliqué est clair. Face à tant de douleur, on a le désir d'aider, de faire quelque chose, bien entendu on ne peut pas éliminer la souffrance, mais c'est là qu'est le grand défi. Comment ne pas fuir la méthode face à la faim et à la douleur ? Merci.

Monseigneur Mosciatti

Il faut que tu saches que j'ai toujours désiré partir en mission et on ne m'a pas envoyé. Au séminaire, je demandais à Michele : mais toi, tu n'as pas envie de partir ? Bah, disait-il, moi je veux être prêtre diocésain, je suis dans ce séminaire pour cela. Bref, je ne suis jamais parti en mission, et lui, il est allé dix ans au Pérou. Et je me rappelle encore (et c'est là que j'en viens à répondre à la question) que quand il est revenu, il m'a raconté ce que lui a dit un grand ami, qui l'a amené à Lima, au point le plus élevé, où il y a une grande vue sur toute la ville. Et maintenant, il va nous répéter ce que lui a dit son grand ami, parce qu'à mon avis, c'est le point qui répond à ta question. Cette douleur est très vraie. Elle est vraiment évidente, pas seulement au Brésil, mais aussi chez nous. Le problème est que la question est dure, surtout quand il y a un pouvoir politique aussi fort qui ne comprend pas, qui écrase... cela a toujours existé dans la vie, le Christ l'a vécu lui aussi. Si le père Michele peut nous dire ce que lui a répondu et lui a fait comprendre cet ami, je pense que cela contient la réponse à ta question.

Père Michele

Il y a eu deux moments : le premier quand, en regardant toute l'étendue de la ville de Lima (et la plus grande partie était des bidonvilles, des favelas), il m'a dit : « Tu vois, de tout ce que tu feras pendant le temps que tu seras ici, d'ici, on ne verra rien changer ». Nous travaillions dans une université et il était difficile même de localiser depuis cette colline où se trouvait cette université, tellement c'était un petit point. « Ce que tu feras ne se voit pas d'ici ». J'avais reçu un coup dans l'estomac. C'est vrai, ici, le besoin, la douleur, les choses à faire, les manques sont tellement énormes que ce qu'on peut faire est risible. Il y avait vraiment une énorme disproportion entre la douleur, la nécessité, ce que j'avais sous les yeux et les pauvres énergies d'une vie tout entière. Il m'a laissé méditer un peu puis, pendant que nous descendions (c'est Andrea Aziani, que beaucoup d'entre vous connaissent et qui est maintenant déjà auprès du Seigneur au Paradis) il m'a dit : mais rappelle-toi que le Christ a déjà vaincu. Et je me rappelle que j'ai pensé, pour plaisanter : heureusement qu'il a vaincu, parce que s'il avait perdu !... Mais en réalité, c'était une réponse sarcastique que j'ai payée, dans le sens que j'ai dû voir combien il avait raison. Si l'on part de Sa victoire, même avec tout le mal de ce monde, avec toute la douleur, là où Il commence à vaincre, la beauté de la vie est de pouvoir donner la vie pour contribuer à cette victoire qui est déjà là, qui est déjà dedans. Le contraire, c'est de continuer à désespérer en regardant ce qui manque encore.

Monseigneur Mosciatti

Mais si tu penses au Christ : il est mort seul. Quatre personnes : deux – sa Mère et Jean – qui étaient sous la croix, et quatre ou cinq femmes un peu à distance qui regardaient pour voir là où on le déposerait. C'est tout. Ils s'étaient tous enfuis, et pourtant, on parle encore de cet Homme, il nous fait encore vivre, maintenant. Tu comprends ? Alors, le problème n'est pas la question de la prière, mais c'est de ne pas s'arrêter à l'égaré et à l'agitation pour cela, autrement nous sommes perdus. Comme le disait notre autre grand ami, Enzo Piccinini, il faut toujours regarder ce qui est, pas ce qui manque. Et c'est ce que le Christ nous fait regarder. Le Christ nous permet même de nous organiser, de pouvoir faire quelque chose, et même de mettre en place une œuvre

qui soit belle, qui ait du sens, qui puisse produire un changement, mais le problème n'est pas le but, ce n'est pas l'œuvre, ce n'est pas cela. Beaucoup ont essayé de faire des révolutions, de renverser des gouvernements, mais ce n'est pas la voie pour changer le monde, si je ne change pas moi-même.

Très cher Monseigneur Giovanni, tout d'abord merci, de tout cœur, pour la clarté et l'affection avec laquelle tu as prêché la retraite, c'est une très grande aide. Et merci au très cher père Michele qui t'a invité ! Quand tu nous as rappelé les paroles qui accompagnent le rite de l'imposition des cendres, je n'ai pu que constater encore une fois combien il est vrai, avec cette intelligence dont tu parlais, en me rappelant il y a deux ans quand mon père est retourné au Ciel, et en quelques jours je suis passée des soins envers un corps précieux et aimé à déposer un coffret avec des cendres dans la tombe, à côté des restes de ma mère. J'aime ardemment la vie, et chaque jour qui passe, je m'aperçois que je suis plus heureuse, même dans les tribulations, parce qu'il est vraiment vir pugnator. La conscience que Toi, Jésus, tu es la Vie de ma vie, réellement, charnellement, grandit en même temps qu'une indicible gratitude d'avoir été plongée dans une compagnie comme celle-ci, où les paroles de don Gius « Le Christ est le seul qui a à cœur tout en toi » ne cessent de s'incarner, inlassablement, en aimant et en attendant ma liberté et ma personne tout entière, sans jamais faire défaut. Comme je désire de tout mon cœur une vraie conversion pour moi, je voudrais te demander de l'aide par rapport au deuxième terme employé par don Gius pour indiquer la conversion, c'est-à-dire l'obéissance. Cela fait plus de 20 ans que, chaque fois que m'est redonnée la possibilité de regarder l'expérience de l'obéissance, je finis par dire : « Voilà, j'ai compris, c'est vrai... adopter en moi les critères d'un autre, Ses critères... ». Je le dis sincèrement, mais hier, mon cœur s'est déchiré en une question qui est peut-être banale : mais que veut dire réellement pour moi aujourd'hui obéir à cette réalité reconnue, à notre unité en cet Homme ? Je te demande de l'aide sur ce point, si tu peux.

Monseigneur Mosciatti

J'ai été frappé par ce que tu as dit à propos des cendres. Mercredi des Cendres, le pape François a dit dans son homélie :

« La Parole de Dieu nous demande de revenir au Père, nous demande de revenir à Jésus, et nous sommes appelés à revenir à l'Esprit Saint. La cendre sur la tête nous rappelle que nous sommes poussière et que nous retournerons en poussière. Mais sur notre poussière, Dieu a soufflé son Esprit de vie. Alors nous ne pouvons pas vivre en poursuivant la poussière, en suivant des choses qui aujourd'hui existent et qui demain disparaîtront. Revenons à l'Esprit, dispensateur de vie, revenons au Feu qui fait renaître nos cendres, à ce Feu qui nous enseigne à aimer. Nous serons toujours poussière mais, comme dit une hymne liturgique, poussière amoureuse. Retournons prier l'Esprit Saint, qui brûle les cendres de la lamentation et de la résignation. »

C'est un passage très intéressant, parce que l'obéissance, c'est cela, autrement, face à la domination unique des cendres, que pourrions-nous faire ? Quelque chose est venu dans notre vie et a donné vie à notre vie. Il a donné vie à nos poussières. Obéir de tout cœur à cela est vraiment un facteur inéliminable, et non un plus que l'on ajoute à la vie : c'est ce qui rend vie la vie. Si nous n'obéissons pas à cela, à qui obéissons-nous ? À notre poussière destinée à rester poussière ?

Père Michele

Étant poussière, nous sommes devenus poudre. Des poudres, celles qui explosent, autrement, si ce n'était pas le cas, l'obéissance revient à se perdre soi-même, à sous-traiter à d'autres notre vie, à ceux qui en savent plus que nous, à ceux qui sont plus fascinants que nous, à ceux qui sont plus âgés, ceux qui sont plus jeunes... mais cette cendre émue, amoureuse, c'est nous, c'est ce cœur ému. Il faut Quelqu'un qui l'émeuve. Il a fallu que Quelqu'un vienne. Mais c'est à ce cœur ému que j'obéis. Pourquoi suivons-nous Carrón ? Parce que c'est le chef ? Parce que c'est le seul qui me fait faire une expérience du Christ, et donc de la réalité que mon cœur reconnaît comme correspondante. Moi, cela, je le suis. L'obéissance, c'est vraiment demander que quelqu'un m'aide à vivre cette correspondance, qu'il me montre son expérience de sorte que je puisse faire la même expérience que lui et être fasciné comme lui. C'est donc toujours à un cœur ému qu'on obéit. Sans quelqu'un qui l'émeut, obéir au cœur ne suffit pas, beaucoup le disent. S'il n'est pas ému, s'il ne vit

pas cette correspondance, il se « prend des vestes », il suit ce qui semble être le cœur, mais qui n'est en réalité que ses propres obsessions, ses propres schémas.

Monseigneur Mosciatti

J'ajoute seulement quelque chose. Ce que je vis, même ce que je souffre en apparence, ce que je subis, tout cela est l'occasion d'apprendre l'obéissance. Cette phrase qui parle de Jésus est très belle : le Christ a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. C'est intéressant. Même ce qui était hostile n'a pas bloqué en lui l'obéissance au Père, Son rapport avec le Père, ce rapport selon lequel il était Fils parce qu'il y avait le Père et rien... même jusqu'à la mort sur la croix. Tout était dans le grand Mystère du Père. Donc soit c'est comme cela, soit nous sommes pulvérisés.

Père Michele

Le paradoxe est que, d'un côté, nous voulons faire par nous-mêmes, et de l'autre, c'est ce qui nous terrorise le plus. C'est impressionnant. Nous voulons agir de notre propre chef, mais ce qui nous fait le plus peur, c'est de dire : c'est peut-être moi qui l'ai inventé... et c'est ce qui nous sort de ce rapport.

J'aimerais mieux comprendre le lien entre la tentation de changer de méthode et la conscience que ma vie dépend d'un Autre. Je vis à Houston, au Texas, États-Unis. La semaine dernière, nous avons subi un ouragan hivernal atypique et grave. Pendant la tempête, j'ai ressenti combien la vie est exténuante quand on se contente de chercher à survivre. Par exemple, toute l'énergie et la force se concentrent sur le fait de rester au chaud, s'alimenter et s'hydrater : il semble qu'il n'y ait pas de place pour autre chose. Pourtant, pendant ces jours-là, j'ai aussi expérimenté que le Père prend soin de nous, et j'ai à nouveau expérimenté de manière concrète combien ma vie est vraiment entre Ses mains. En particulier, je l'ai vu chez ma mère et ma sœur, avec lesquelles je me trouvais pendant l'ouragan, chez mes amis de l'École de communauté qui envoyaient chaque jour des messages WhatsApp en proposant d'apporter de l'eau, d'héberger des personnes ou de distribuer des denrées alimentaires. Même s'il paraissait ironique de passer le Mercredi des Cendres comme cela, le jeûne semblait radicalement différent sans électricité, sans chauffage, ni eau, ni installation hydraulique, ni internet (comme si Dieu avait choisi pour nous le sacrifice à faire), il y avait un vrai désir de s'abandonner à Sa miséricorde – car dans ces circonstances, on voit clairement combien la vie dépend de Lui. Ces journées m'ont fait penser à la manière dont je vis souvent, en cherchant seulement à arriver à la fin de la journée, quand il n'y a pas de tempête et que j'ai tout le confort et le nécessaire pour vivre. De cette manière, je reconnais la tentation de changer de méthode en vivant en fonction de mes ressources ou de mes tâches. Alors, comment est-il possible d'accepter tout événement de routine dans la vie quotidienne, si l'événement ne se présente pas sous une forme extraordinaire, mais qu'il est tout de même donné par le Mystère ? Merci.

Monseigneur Mosciatti

En lisant ta question, je pensais à la Sainte Vierge. Pendant trente ans, elle n'a pas vu un seul miracle de son fils. S'il y avait eu un événement extraordinaire ! L'Évangile rapporte les noces de Cana, lorsque le Seigneur a changé des centaines de litres de vin, comme son premier miracle. J'ouvre une parenthèse, une grande découverte de la nouvelle traduction. Avant, on disait qu'il y avait six jarres de pierre contenant deux à trois mesures d'eau que Jésus transforme en vin. Combien font deux à trois mesures ? Dans la nouvelle traduction, on dit qu'il y avait six jarres de pierre contenant entre 80 et 120 litres de vin. Mettons une moyenne de 100 litres par jarre. Jésus a transformé 600 litres de vin ! La Sainte Vierge n'a pas vécu tout cela pendant les trente premières années. Mais alors, où se trouvait l'événement de nouveauté ? C'était la mémoire vivante de ce qui lui était arrivé, qui a maintenu toujours vivante son espérance. Donc la nouveauté est vraiment dans le quotidien, dans ce que tu vis. Ensuite, il peut y avoir l'événement extraordinaire, qui te touche, bien entendu. Ensuite, Carrón – dans *l'Éclat des yeux*, aux pages 92-93, écrit : « Celui qui est centré sur lui-même, sur sa propre bonté ou sa propre intelligence, sur sa volonté ou sa conviction d'avoir raison, finit par ne plus percevoir la réalité dans son altérité inépuisable et mystérieuse. Ainsi, le seul enthousiasme que l'on puisse éprouver dans la vie est celui d'avoir

raison, d'être satisfait ; et non la surprise pour ce qui arrive, pour la réalité qui parle à la personne, par la grâce de l'être. »

Pour celui qui vit l'ouverture que tu racontais, chaque jour est une surprise, chaque instant est vraiment une surprise, la grande surprise de reconnaître Jésus présent.

Père Michele

Sans retraverser l'Atlantique, nous revenons au Brésil. Je lis en italien. Ensuite, si vous voulez, on dialogue.

Pourriez-vous donner des exemples de ce que vous avez dit à la fin : « se corriger afin que le charisme ne devienne pas un prétexte pour faire ce que l'on veut », s'il vous plaît ?

Je désire vivre l'obéissance et la fidélité au charisme et j'ai découvert, au point 9 de « Engendrer des traces », que ce n'est qu'après 25 ans de rencontre avec le Mouvement que « j'obéis » avec un certain « naturel ». Il y a peu encore, c'était toujours une lutte intérieure, même pour des choses simples comme les engagements programmés de la communauté et la manière dont je voulais programmer mon temps libre.

C'était un peu comme si le Mouvement voulait me « coincer » et envahir mon temps libre, et j'ai résisté, j'ai suivi, mais en râlant intérieurement, je ne vivais pas librement. En revanche, ces dernières années, en particulier pendant la pandémie, j'ai vécu une expérience pour laquelle chaque proposition, qu'elle soit faite par les textes ou par le responsable de la communauté locale ou la fraternité Saint-Joseph elle-même, m'aide à vivre toute ma vie, même mon travail et mon temps libre, de manière plus juste et plus vraie. J'ai compris clairement qu'il y a là-dedans le Seigneur qui facilite mon chemin vers Dieu. Je me sens donc libre de suivre les propositions.

De l'autre côté, je sens une certaine exigence, pour moi et pour mes amis, par rapport à la manière dont les rencontres se passent, au point de me sentir mal à l'aise, par exemple, si la rencontre commence en retard, si le temps de l'École de communauté ou les rencontres de la Saint-Joseph se prolongent, s'il y a des sujets qui n'ont rien à voir avec le texte... Je me demande, donc, si ce point est lié à « la confrontation avec la forme historique du charisme » (je pense à la méthode des rencontres de CL) ou si c'est plutôt un « prétexte pour faire ce que je veux ».

J'ai aussi pensé à ce que nous a dit le Pape, de « ne pas adorer les cendres », mais de garder vivant le charisme de don Giussani – ce qui pourrait suggérer une certaine flexibilité par rapport à la méthode. Je demande donc des exemples qui nous aident à vivre ce point de confrontation.

Référence de la leçon : « Il y a donc l'urgence d'une confrontation constante comme rappel à l'idéal et comme correction possible afin que le charisme ne devienne pas une occasion et un prétexte pour faire ce que l'on veut. La confrontation se fait avec la forme historique que prend le charisme : textes et personnes de référence » (cf. L. Giussani, Engendrer des traces..., p. 145-146)

Monseigneur Mosciatti

J'ai un exemple ici, à Imola, un saint prêtre – mais c'est une très belle chose ! – qui avait connu le Mouvement il y a de longues années, puis il a préféré s'éloigner, il s'est détaché et a fait naître son propre chemin, et beaucoup de personnes l'ont suivi. Cela m'a beaucoup frappé parce que, après tant d'années, ils sont de fait en train de demander que leur chemin soit reconnu par l'Église, que la manière dont ils ont vécu leur charisme soit reconnue, peut-être parce qu'il sent sa vie s'affaiblir, et il a donc la préoccupation de communiquer aux autres qui viendront la continuité de cela. Imagine quelle histoire. Nous avons eu une grâce incroyable, puissante, celle de ne pas nous détacher de ce bourgeon, qui a d'abord été un bourgeon, puis qui a grandi, pour devenir un arbre ; l'Église l'a reconnu jusqu'à arriver au Pape, qui en a reconnu le bien-fondé. C'est un charisme reconnu par l'Église, devenu un grand arbre qui a produit des fleurs, des fruits, beaucoup de belles choses. Le plus intéressant, c'est que si tu restes attaché, c'est comme puiser à une sève vivante, tu n'as pas à repartir de zéro : ce charisme t'apporte une sève nouvelle et tu bourgeonnes, tu fais des choses magnifiques sur le même tronc, sur la même racine. Voilà pourquoi le prétexte de faire ce que l'on veut est comme quelqu'un qui se détache, tu le replantes, et si Dieu veut il le fait tout de même grandir, mais cela coûte beaucoup. Il est plus simple de rester attaché à ce qui existe déjà, à ce qui t'est venu comme fleur : nous en avons vu les fleurs, les fruits, nous avons vu sa portée en connaissant la sainteté des personnes qui l'ont vécu pleinement, par exemple. Il est

impressionnant de voir tout ce qui est né de ce charisme, ce qui est né de grand, de beau, de précieux. En lisant ta question, je pensais à cela, parce que ce pauvre prêtre rencontre beaucoup de difficultés pour tenter de comprendre ce qui est arrivé dans leur vie. J'ai toujours voulu rester attaché à ce tronc incroyable qui a ému ma vie et qui m'a changé, un charisme qui m'a fait grandir... je n'imagine pas ce que je pouvais être sans cette vie qui est arrivée jusqu'à moi. L'obéissance est donc vraiment une obéissance du cœur, simple et du cœur. Et il ne s'agit certainement pas d'adorer des cendres, parce que ces cendres ont été inondées par le souffle vital de l'Esprit. Mais je serais content si tu pouvais citer toi aussi un exemple, Michele.

Père Michele

Un exemple qui me concerne : j'ai été touché par cette description de choses simples qui font notre compagnie, comme le retard, le début de l'École de communauté, etc... En quoi cela ne devient pas un prétexte pour faire ce que tu veux et en même temps obéir à ton cœur ému ? Carrón me touche toujours parce qu'avec moi – et je le vois faire aussi avec d'autres –, il part toujours d'un regard d'estime à l'égard de mon cœur. C'est comme si, à chaque fois, il nous disait : « Écoute, tu n'es pas idiot, alors si quelque chose ne te convient pas, si tu sens que quelque chose grince, si quelque chose ne te semble pas adapté, au lieu de partir bille en tête en disant « J'ai raison » et en faisant le ménage ou bien, de l'autre côté, te considérer en tort en disant « C'est moi qui ne comprends pas, c'est moi qui suis mal fait », cela me semble un signe intéressant de l'attachement au charisme de faire confiance au temps. Si, comme c'est le cas, c'est Dieu qui le fait, la vérité se dégagera dans le temps. C'était beau de découvrir au fil de ces années que c'était vrai, ce n'est pas seulement une recommandation stratégique. Sur certaines choses, j'ai toujours dit : « À mon avis, ce n'est pas correct ». Alors, sans la prétention de changer tout de suite – mais sans non plus dire « Laissons tomber, ce n'est pas vrai » –, il est apparu petit à petit que j'avais raison. Mais c'est si beau de pouvoir le découvrir ensuite ensemble, sans avoir rien cassé et sans s'être tapé dessus pour avoir raison... ce qui fait qu'en fin de compte, tu te retrouves avec ta raison, mais tu as détruit la plante. Et de l'autre côté, combien de fois on pense avoir raison et par la suite, comme tu le racontes, à un moment donné la situation, la pandémie, nous rend plus humbles, nous avons plus besoin et ce que l'on ressentait auparavant comme une violence contre notre autonomie, nous en avons besoin maintenant, si bien qu'on dit : « Heureusement que c'est là ! ». L'appartenance au charisme se fait dans le temps, elle se fait aussi dans la confiance et dans la certitude que ce qui m'est arrivé est un jugement qui, si nous en faisons mémoire et que nous y revenons, nous corrige à la fois de la prétention d'avoir toujours raison, et en même temps de la dépression d'avoir toujours tort.

Pour la dernière intervention, nous revenons en Italie.

Ce qui me provoque le plus est bien résumé par ce point de la retraite : « En compagnie de Jésus, le rapport vrai avec le réel peut devenir une expérience stable en nous. Avec le Christ, rien ne se perd, car le Christ nous permet d'entrer dans une familiarité avec le Père. » C'est en particulier l'expression « expérience stable » qui me touche et m'interpelle. C'est ce qu'il y a de plus désirable, et pourtant, dans mon expérience, je ne peux pas dire qu'elle est stable et il me semble impossible qu'elle le soit. Je dis que c'est désirable parce que parfois, par grâce (il me semble que je n'y suis pour rien), je vis le détail comme un « cadeau », comme « donné » par le Seigneur pour moi, même dans une circonstance difficile, lourde ou usante. (Mes parents vivent avec moi, et ma mère à une maladie dégénérative et cela implique un changement radical du sentiment de liberté des choses que je peux faire, et de la manière dont j'occupe mon temps). Quand tout cela arrive, quand je reçois ce détail de la réalité, que je l'accueille, justement, tout devient non seulement « embrassable », mais aussi plein de paix et d'humour.

Cependant, ce que je vis est plus souvent un sacrifice sans voir, sans comprendre, qu'un don de soi ému. Même si je sais que le Seigneur est toujours présent et que je serais littéralement perdue sans cette compagnie, et je le dis vraiment, cela semble un mirage de tout vivre, vraiment tout (et je cite ici encore des paroles d'hier), « avec une intensité et une dignité inattendues, même si l'on se trouve dans une situation d'oppression ». L'autre point que je cite est : « Le Christ manifeste

une manière de vivre la réalité qui ne l'aplatit pas, qui ne la réduit pas, qui incarne et montre un rapport vrai, entier, avec tout aspect du réel. »

Il me semble qu'être prête à tout est un don qui vient du Seigneur. Si le Seigneur me fait vivre certains moments de cette manière, ce n'est qu'un cadeau. Mais je ne peux pas cesser de le désirer. Je voudrais être aidée à mieux comprendre cet aspect, pour ne pas d'un côté prétendre, de l'autre me décourager.

Monseigneur Mosciatti

Je crois que tu peux constater dans ton expérience quand une nouveauté arrive et que cette nouveauté te permet de réembrasser, de pardonner des semaines d'obscurité. Tu comprends ? Quelque chose se passe qui te fait dire « C'est beau ! », et tout ce qui s'est passé avant semble pardonnable, « réembrassable », nouveau. Parce que quelque chose s'est passé. C'est ce qui se passe dans la vie : tout n'est pas d'une clarté absolue, ce serait vraiment une prétention, comme tu le dis, mais il y a des événements – on les appelle comme cela parce qu'ils arrivent dans un temps et un lieu donnés – qui éclairent, qui mettent la paix dans le passé et donne une espérance dans l'avenir. Cet événement est en quelque sorte la pointe d'un iceberg qui se produit, et c'est impressionnant quand tu dis « Oh, c'est beau ! » et que tu t'aperçois que cela te pardonne parfois des semaines d'obscurité, des semaines sombres et que cela te redonne l'espérance pour l'avenir. L'espérance est quelque chose qui arrive, l'espérance est la certitude pour l'avenir qui repose sur un événement présent. Parfois, nous avons un peu la prétention que tout soit clair, limpide ; si c'était le cas, nous serions déjà au Paradis. Mais il y a des événements, des faits qui se produisent et qui, si tu les regardes dans le passé, sont des points de lumière incroyables, un éclairage sur toute la vie. Essaie de penser au premier moment où t'est venu à l'esprit qu'offrir ta vie au Christ pouvait être intéressant. C'est une lumière qui éclaire tout, des années et des années d'efforts. Tu comprends ?

Père Michele

Je prolonge ce que tu dis ; l'idée de l'iceberg est belle, parce que ce qu'il y a en dessous est énorme et permet de voir ce qui émerge. Nous ne pensons jamais au fait que notre voisin, qui a le même problème que nous, vit dans un autre monde que le nôtre. Autrement dit, ce qui est arrivé dans ta vie, même si tu ne l'as pas toujours à l'esprit, te place dans un autre monde ; en effet, toi, dès que tu commences à vivre comme ton voisin, c'est-à-dire à vivre la réalité sans signification, sans profondeur, comme pure réaction, pour pouvoir la supporter, tu n'y arrives pas, parce que tu as désormais expérimenté ce que signifie que la réalité est le Christ, c'est-à-dire qu'elle a un sens et que ce sens, c'est lui et que ce sens – qui est Lui – veut t'embrasser. C'est vrai qu'on n'a pas toujours cette conscience, mais on ne peut pas revenir en arrière. Tu vis une demi-journée, et même de moins en moins (avant, des mois pouvaient passer, puis des semaines, puis un jour, maintenant même moins d'un jour), et tu ne peux plus vivre sans te demander : « Mais pourquoi ? Où es-tu ? » Le manque lui-même te conduit à regarder, à chercher, à regarder à nouveau la réalité avec cette profondeur qui est autre, qui est le Mystère. Cela n'arrive pas au voisin. Il faut se rendre compte de ce qui est arrivé dans notre vie. C'est bien autre chose qu'un iceberg ! Le Pôle Nord entier nous est tombé dessus ! Il faut avoir la grâce, pour que naisse au moins le bouleversement de gratitude en nous apercevant de ce qui nous est arrivé. Combien de personnes voyons-nous vivre la maladie de leurs proches sans profondeur, presque désespérés, parce qu'ils pensent seulement qu'ils vont disparaître, qu'ils vont partir et que rien ne restera. Hier, quelqu'un m'a téléphoné et m'a dit : « Je te passe quelqu'un qui veut se suicider ». Cette personne voulait en finir et ne cessait de me dire : « Je ne sers à rien, ça suffit, je n'en peux plus ». Il était ivre, c'était difficile de dialoguer. Mais le lui disais : « Mais pense un peu à ce qui est arrivé dans ma vie, je ne peux même pas dire quelque chose comme ce que tu dis ». À mon avis, l'idée de l'iceberg est très, très valable, très vraie.